



Anabases

Traditions et réceptions de l'Antiquité

20 | 2014

Varia

Agnès A. NAGY, Francesca PRESCENDI (éd.), *Sacrifices humains : dossiers, discours, comparaisons*, actes du colloque tenu à l'université de Genève, 19-20 mai 2011

Claire Joncheray



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/anabases/5162>

DOI : 10.4000/anabases.5162

ISSN : 2256-9421

Éditeur

E.R.A.S.M.E.

Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 2014

Pagination : 425-429

ISSN : 1774-4296

Référence électronique

Claire Joncheray, « Agnès A. NAGY, Francesca PRESCENDI (éd.), *Sacrifices humains : dossiers, discours, comparaisons*, actes du colloque tenu à l'université de Genève, 19-20 mai 2011 », *Anabases* [En ligne], 20 | 2014, mis en ligne le 01 novembre 2014, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/anabases/5162> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/anabases.5162>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

© Anabases

Agnès A. NAGY, Francesca PRESCENDI
(éd.), *Sacrifices humains : dossiers,
discours, comparaisons, actes du
colloque tenu à l'université de
Genève, 19-20 mai 2011*

Claire Joncheray

RÉFÉRENCE

Agnès A. NAGY, Francesca PRESCENDI (éd.), *Sacrifices humains : dossiers, discours, comparaisons, actes du colloque tenu à l'université de Genève, 19-20 mai 2011*, Bibliothèque de l'École des Hautes Études - Sciences religieuses, 160, Turnhout, Brepols, 2013, 274 p.
50 euros / ISBN 978-2-50354-809-8

- 1 La thématique choisie par les actes de ce colloque tenu à l'université de Genève aborde la question du sacrifice humain dans sa dimension plurielle. Cette pluralité s'exprime dans la variété des civilisations étudiées, de tous les continents et de toutes les périodes historiques ; dans la variété des formes de mort humaine pouvant se rapporter à la catégorie de « sacrifice humain », de la mort ritualisée pour un dieu à l'assassinat des ennemis ; dans la variété de l'utilisation du terme par les sources historiques, pour condamner une situation ou pour prouver l'état arriéré d'une civilisation et valoriser le progrès.
- 2 L'introduction de l'ouvrage pose tous les problèmes d'interprétation et de définition du sacrifice humain, catégorie que les auteurs souhaitent conserver malgré les doutes sur sa pertinence dénoncés par M. Détienné (*La cuisine du sacrifice en pays grec*, 1979) et par Y. Volokhine dans cet ouvrage. En effet, la notion de sacrifice humain est liée à une

arrière-pensée moralisatrice et à une réalité très disparate (A. A. Nagy et F. Prescendi, *Introduction*, p. 5-18). La problématique de ce recueil n'est pas de spéculer sur l'existence du sacrifice mais de réfléchir sur le regard du chercheur : comment peut-il utiliser ses sources et quelle est sa propre part de subjectivité. En effet, chercher si les sacrifices humains ont existé appelle déjà une position morale du savant : les conclusions de G. G. Stroumsa présentent cette ambivalence dans le fait qu'il n'existe pas de témoignage au présent des sacrifices humains et que le phénomène, s'il existe marginalement, se situe toujours au centre des réflexions comme une obsession (G. G. Stroumsa, *Réflexions conclusives. Le sacrifice des autres*, p. 269-271).

- 3 Cinq sections discutent cette place du chercheur et la difficulté de comprendre les sources : les définitions du sacrifice humain, le rapport entre le sacrifice humain et le sacrifice animal, l'archéologie, le sacrifice humain et le christianisme, le rapport entre l'historiographie et l'imagerie culturelle.
- 4 La première partie se concentre sur les définitions du sacrifice humain et les dangers d'une généralisation. P. Bonnechère montre comment les sources, notamment les représentations artistiques, peuvent parler de sacrifices humains comme en Grèce ou dans la civilisation Moché du Pérou. Pourtant ces sources ne désignent pas la même réalité car en Grèce, c'est un interdit religieux (*Le sacrifice humain à la croisée des a priori : quelques remarques méthodologiques*, p. 21-37). Le problème majeur qui se pose est l'absence de texte des civilisations qui ont pratiqué des sacrifices humains pour savoir quel est leur ressenti et donc comment leur acte peut entrer ou non dans la catégorie des sacrifices humains. La perte des codes culturels ne nous permet pas de comprendre. À travers l'exemple de l'Égypte, Y. Volokhine préfère utiliser le mot « anthropoctonie » (*Observations sur l'anthropoctonie. Le débat sur les « sacrifices humains » en Égypte ancienne*, p. 39-64) afin de mettre en valeur l'idée de violence et gommer la valeur négative de la mise à mort. En Égypte, l'image de Pharaon tuant ses ennemis est mal comprise et elle a donné lieu à des images grecques et bibliques de la cruauté des Égyptiens. Quant aux traces archéologiques, elles ne permettent pas d'évaluer la finalité du geste. Enfin, l'évolution chronologique et les changements culturels sont difficiles à cerner : l'exercice du pouvoir passe en Égypte par l'exaltation du massacre et l'écrasement de l'adversaire. Pour l'auteur, il faut donc sortir du concept pré-fabriqués du sacrifice humain. Enfin, A. A. Nagy (*L'ordalie « primitive » entre sacrifice humain et peine de mort : sur les traces d'un mythe savant*, p. 65-87) montre comment l'utilisation de l'expression « le sacrifice humain » malgré ses différentes réalités est utilisée pour dénoncer une réalité pas forcément existante et la rendre illégitime. C'est l'exemple de l'ordalie, une épreuve physique dont l'issue déterminera le jugement : l'ordalie avait une portée théologique dans le haut Moyen Âge et dérive à partir du XVIII^e s. sur l'idée d'un sacrifice à Dieu et d'une peine de mort. Ces jugements changent en fonction des implications historio-graphiques et de l'application d'une idée de progrès : le sacrifice humain appartient alors à la catégorie des civilisations primitives ou barbares ; l'absence de ce sacrifice signifie un progrès. Donc cet article montre une vision imaginée du sacrifice qui sert des théories modernes.
- 5 Le second chapitre sur le rapport entre le sacrifice humain et le sacrifice animal souhaite montrer l'ambiguïté de la catégorie du sacrifice humain au regard du chercheur. Par exemple, Johann Wilhelm Stucki a fait une liste des sacrifices. Par son corps, l'homme entre dans la liste des animaux qu'il est possible de sacrifier dans une démarche antiquaire et philologique de la nature ; par son âme, sacrifier un homme

revêt un aspect cruel (M. Kolakowski, *Humana, seu potius inhumana sacrificia. Le sacrifice humain à la croisée des discours dans l'œuvre du poly-histor Johann Wilhelm Stucki (1542-1607)*, p. 91-98). Ainsi le sacrifice d'un homme apporte une valeur plus symbolique : c'est pourquoi J. Bronkhorst présente l'exemple de la littérature brahmique dans l'Inde antique. Deux sacrifices humains, des ennemis des rois ou un substitut de soi (plantes, animaux), sont décrits. Les textes présentent ces meurtres comme des sacrifices afin de leur donner une symbolique plus grande et de faire de ces actes des réalités plus réelles que le quotidien, des actions qui perdent leur caractère éphémère pour une réalité plus profonde (*Des sacrifices humains dans l'Inde ancienne*, p. 99-105). Il n'y a pas donc forcément de distinction selon les cultures entre un sacrifice animal et un sacrifice humain.

- 6 Les trois dossiers archéologiques montrent les limites d'une étude fondée sur les traces matérielles en l'absence de textes car s'il y a mise à mort, il n'est pas évident de prouver le lien avec la sphère religieuse. L'article de G. Kaenel (*Gaulois et sacrifices humains : des textes antiques aux observations archéologiques*, p. 109-116) présente plusieurs sources qui abordent le sacrifice humain dans le monde celte : les textes gréco-latins d'une part, les trophées avec des têtes de guerrier découvertes lors de recherches archéologiques d'autre part. La pratique des têtes coupées est maintenant bien attestée en Gaule. Il est possible de rajouter au dossier les têtes coupées découvertes dans le Sud de la Gaule notamment sur le site du Cailar (cf. Réjane Roure, Lionel Pernet (éd.), *Des rites et des hommes : Les pratiques symboliques des Celtes, des Ibères et des Grecs en Provence, en Languedoc et en Catalogne*, Paris, Éd. Errance, 2011). L'article rappelle les difficultés d'interprétation et la part faite entre des actes rituels, des actes judiciaires, des actes en rapport avec la mémoire des ancêtres ou des pratiques guerrières. Dans le cadre du Pérou ancien, l'article de S. Bourget (*Sacrifice, violence rituelle et développement de l'État mochica dans le Pérou ancien*, p. 117-132) apporte une nuance chronologique dans la lecture des découvertes archéologiques sur un même site, celui de la Huaca de la Luna. Il arrive à présenter une évolution entre un sacrifice sur la montagne liée à la prise de coca et au sacrifice des ennemis capturés à la guerre, et une cérémonie du sacrifice qui a lieu dans une seconde phase de fonctionnement de la plateforme du site de Huaca de la Luna, lors de laquelle le sang doit gicler des victimes et sert un but surnaturel, lié à l'exercice du pouvoir. Toutefois la finalité du geste n'est pas toujours facile à interpréter en l'absence de texte. L'exemple du cimetière royal d'Ur, une des grandes villes du pays Sumer, qui a été découverte au début du XX^e s. et qui date du III^e millénaire av. J.-C. donne une idée de la pluralité des interprétations (A.-C. Rendu Loisel, *Le cimetière royal d'Ur : état de la question*, p. 133-145). L'auteur présente rapidement l'état des découvertes : environ 2000 inhumations et 16 tombeaux royaux dans lesquels a été enterrée avec les défunts principaux toute leur suite (des femmes de compagnie, des musiciens, des soldats). Si cette catégorie de mort rituelle s'apparente davantage à un rite d'accompagnement qu'à un « sacrifice humain », le bilan historiographique présenté dans l'article montre de façon très significative une douzaine d'interprétations différentes en rapport avec l'idée d'une divinisation, du rite de fertilité, du poids politique des familles royales ou encore d'une vocation ostentatoire. Les sources archéologiques permettent parfois de confirmer la mort rituelle des hommes mais ouvrent le questionnement sur la fonction de ces actes. Les réponses apportées par les savants relèvent souvent de leur propre ressenti et non de celui des populations qui ont pratiqué ces actes.

- 7 Le questionnement sur les sources et leur crédibilité est également nécessaire pour les textes littéraires. En effet, le chapitre sur le rapport entre le sacrifice humain et le christianisme propose quatre articles, dont deux en anglais, qui étudient les sources littéraires entre le I^{er} et le XIII^e s. ap. J.-C. et la manière dont le sacrifice humain est utilisé comme argument contre un mouvement de pensée ou une civilisation. Par exemple, la question qui se pose aux premiers chrétiens est celle de la possibilité d'acheter ou de manger la viande des sacrifices sanglants (S. C. Mimouni, *La tradition du dernier repas de Jésus au I^{er} s. : de la réalité historique à la réalité liturgique*, p. 149-164). L'auteur commente le texte de Paul de Tarse dans la première épître aux Corinthiens et l'évangile de Jean. Il montre qu'il ne faut pas confondre la tradition du dernier repas de Jésus avec le rituel de l'eucharistie : le dernier repas sert à donner une conscience à un groupe, pas à remplacer un sacrifice. Ce sont donc les païens qui ont accusé les chrétiens d'anthropophagie et de crime rituel dans la commémoration de la dernière cène du Christ. Cette idée est développée également dans l'article de J. N. Bremmer (*Early Christian Human Sacrifice between Fact and Fiction*, p. 165-176) : les chrétiens sont accusés de cannibalisme à partir du II^e s. ap. J.-C. dans les sources latines à cause de leur caractère marginal qui inquiète. Il s'agit de critiques provenant des païens et non des chrétiens, contrairement à l'interprétation donnée par un courant historiographique issu de Gibbon au XVIII^e s. Les accusations d'actes contre nature sont une projection contre l'altérité. Souvent dans les sources littéraires, le discours sur le sacrifice est davantage présent que l'acte en lui-même : ainsi B. Lincoln explique la présence du sacrifice humain dans les récits de la période médiévale sur l'histoire du roi germanique Aun, ayant vécu au IX^e s. (*King Aun and the Witches*, p. 177-194). Snorri, un des écrivains, est le seul à utiliser le terme de sacrifice alors que les cinq autres textes parlent d'homicide : en effet, il associe la magie avec le sacrifice et l'ancienne religion. De leur côté, les chrétiens utilisent aussi l'argument du sacrifice humain pour dénoncer le comportement des païens et de leurs ennemis. Snorri utilise également cet argument dans la légende du roi Olaf : N. Meylan (*Sacrifice humain et Islande républicaine, le cas d'Olaf Tryggvason*, p. 195-205) décrit comment l'utilisation du sacrifice humain permet de dénoncer un ennemi. Le récit de l'arrivée du roi en terre d'Islande change radicalement en fonction des nécessités religieuses et politiques qui créent l'identité des Islandais. Vers les années 1015-1028, le roi accusé de magie noire devient l'image d'un roi qui va convertir en donnant une leçon aux païens (en 1190) car les moines islandais sont acquis à la cause royale norvégienne ; après les années 1210, l'image devient celle d'un roi qui prend l'initiative d'un sacrifice et qui se montre cruel. Snorri dans cette dernière phase décrit des pratiques rituelles scandinaves moralement répréhensibles ; ce choix d'utilisation du sacrifice humain est un acte de résistance contre les Norvégiens et doit montrer une Islande déjà christianisée avant leur arrivée. Les sources ne sont donc pas toutes un témoignage de pratiques rituelles. Elles témoignent davantage des intentions morales que porte leur auteur.
- 8 Dans le chapitre sur l'historiographie et l'imagerie culturelle, les trois articles présentent comment une recherche contemporaine peut être conditionnée par une condamnation morale de la violence faite aux hommes. Pour le monde phénicien, l'image du dieu Moloch présentée négativement dans les sources bibliques et nourrie par la littérature européenne depuis le XVI^e s. a influencé pendant longtemps les recherches sur les tophets phéniciens et carthaginois. S. Ribichini (*Histoires de Moloch, le roi effroyable*, p. 209-230) montre comment les sources gréco-latines et bibliques

assimilent plusieurs réalités et mêlent plusieurs divinités devant lesquelles on immole des enfants, comme Cronos, Moloch, ou Saturne entre autres. Il s'agit en grande partie d'une critique de la civilisation phénicienne dont les chercheurs sont dépendants. Pour le tophet de Carthage, fouillé en 1935, il s'agit d'un sanctuaire polyvalent pour brûler et enterrer les nourrissons morts à un âge très précoce, mais l'absence d'infanticide n'est pas sûre. F. Prescendi présente un autre exemple de la puissance de l'imaginaire littéraire : l'idée d'un roi éphémère sacrifié à la fin d'une période de fête dans les rites antiques et surtout romains repose exclusivement sur des conjectures modernes (*Du sacrifice du roi des Saturnales à l'exécution de Jésus*, p. 231-247). En 1897, ont été publiés les actes de Saint Dasius qui aurait été tué pour avoir refusé de jouer le rôle du roi dans la célébration de la fête de Kronos. À la publication de ces actes, des savants ont associé ce rite à celui de Jésus, notamment James George Frazer dans son ouvrage *Rameau d'Or* paru en 1900. Or cette idée que le sacrifice humain appartient à une ancienne religion, remplacé par des exécutions symboliques dans la religion actuelle, a été fortement critiqué même si cette idée a déjà été développée par des auteurs antiques qui avaient besoin de se dédouaner quant à une morale qui réprovoque la mort violente de l'homme. Et pourtant, si la science reste prudente, la mise à mort d'un roi éphémère comme au carnaval continue à fasciner. Le dernier article de cette thématique, intitulé *La pratique du crime d'honneur : entre mythe et réalité* (p. 249-265), par A. Schwab, montre comment les membres de l'ONU appréhendent les violences faites aux femmes dans le cadre des « crimes d'honneur » notamment au Pakistan. Ces pratiques sont associées à trois symboliques : celle de la pureté, celle de la culture et celle du rituel. L'auteur montre bien comment ces actes sont perçus négativement par l'ONU qui les conçoit comme des pratiques culturelles et non religieuses de manière à ne pas les mettre en contradiction avec les droits de l'homme, de la santé et de la religion. C'est une condamnation d'une culture pas d'une religion, malgré la mise en perspective religieuse et rituelle de ceux qui la pratiquent. La compréhension de ces pratiques et leur refus par l'ONU dérivent d'une vision idéologique du progrès contre la tradition dans les rapports humains et communautaires. Ainsi, même les sources contemporaines qui doivent décrire des pratiques meurtrières de nos jours restent empreintes de subjectivité.

- 9 Ce recueil d'articles sur les sacrifices humains présente une série d'exemples provenant de plusieurs cultures, de l'Antiquité à nos jours, et permet d'apprécier les permanences et les différences. L'utilisation de la catégorie du sacrifice humain dans les textes sert à dénoncer une réalité comme cruelle ou bien à en monter soit la rareté soit l'universalité d'un rite. Cet ouvrage nous rappelle combien la critique des sources est nécessaire, et indispensable la méfiance à porter au regard du chercheur.

AUTEURS

CLAIRE JONCHERAY

claire.joncheray@free.fr